

Introduction

Du pathos à l'affect : une analytique de la passivité

Le terme de passion est issu du grec *pathos* et du latin *passio*, qui signifient "souffrance, supplice". Cette toute première teneur de sens semble devoir déterminer durablement la signification d'une notion comportant analytiquement, dans son concept, une irréductible dimension de "passivité" ; le terme renvoie toujours au fait de subir, de souffrir, d'éprouver, et commence par désigner la souffrance physique, la douleur, la maladie, comme l'atteste l'usage du latin chrétien, où la "Passion" du Christ est une expression visant l'ensemble du supplice et des sévices imposés au Fils de Dieu, sacrifié pour le rachat de l'humanité. Le terme fera ensuite référence aux souffrances infligées aux martyrs chrétiens. Le vocable de passion connaîtra ensuite une extension par laquelle la souffrance physique se dépassera, dans l'acception du terme, vers une souffrance morale, ou, plus généralement, vers toute affection de l'âme (au début du XIII^e siècle). Ce n'est qu'au XVI^e siècle que le terme de passion prend le sens plus précis de "souffrance torturante provoquée par l'amour" (1569, Ronsard), et se décline au pluriel pour dénoter les passions amoureuses.

Le caractère de *passivité* semble donc s'imposer dans l'histoire de la notion, et les philosophes de l'âge classique pourront, sans surprise, reprendre et accentuer le terme pour l'insérer dans une opposition cardinale *passion-action*, comme en témoigne suffisamment, par exemple, le Traité cartésien des *Passions de l'âme* (1649), mais aussi bien *Ethique* de Spinoza (1677), voire, au siècle suivant, *Anthropologie du point de vue pragmatique* (1798) de Kant ; ces différents traités opposent trait pour trait les passions de l'âme, comme états subis par le sujet, aux actes de la volonté ou de l'entendement, expressions libres et volontaires du sujet connaissant. Dans ce contexte, la passion s'oppose à l'action. Cette opposition conceptuelle sera pourtant remise en question à l'époque moderne, où, essentiellement sous l'influence du mouvement romantique, l'usage du terme de *passion*, "complètement affranchi de la notion de passivité, acquiert au contraire une valeur active et positive, pour désigner une affection violente, voire un goût vif : c'est avec ces connotations qu'on parle d'*amour-passion* ." ¹ Ce sens moderne de la passion désigne un sentiment dont l'intensité et l'activité surpassent le pouvoir de la raison. La passion se constitue alors comme un affect irrépressible. Cette mutation de sens implique cependant une distinction accrue entre la passion *stricto sensu*, et le "*sentiment*" (*feeling, Empfindung, Gefühl*), qui connaît une autonomie croissante à partir du XVIII^e siècle, et dont le sens proprement *actif* s'accroît considérablement.

Pour autant, l'acception de la passion en un sens positif ne parviendra jamais à recouvrir complètement la dimension de "passivité" qui lui est sémantiquement attachée ; et la philosophie grecque définira d'emblée la notion dans son caractère oppositif par rapport à l'idée d'activité ; ainsi, chez Aristote, la passion est l'une des dix catégories, et désigne le prédicat général complémentaire de l'action (*Catégories*, 4 ; *Métaphysique*, Delta). Selon son origine grecque, la passion est fondamentalement *pathos*, c'est-à-dire *affection* : elle désigne alors toute situation où l'existence d'un individu se trouve profondément affectée ,

¹ *Dictionnaire historique de la langue française*, sous la direction d'Alain Rey, Paris, Dictionnaires Robert, Paris, 1992, t. II, entrée : "Passion", p. 1443.

quelle que soit la cause de cette affection (celle-ci peut être irrationnelle ou divine, par exemple). Cette affection prend toujours une signification funeste, ou catastrophique, parce que le *pathos* signifie généralement une dépossession de l'homme quant à son pouvoir de décision dans la conduite de sa vie ; Platon se fait encore l'écho de cette interprétation lorsqu'il mettra en rapport l'affectation, par les dieux, d'un corps à l'âme, entraînant ainsi l'apparition des passions : " Eux donc, imitant leur Auteur, reçurent de lui le principe immortel de l'âme ; après quoi, ils se mirent à tourner pour elle un corps mortel, ils lui donnèrent pour véhicule ce corps tout entier, et y édifièrent en outre une autre espèce d'âme, celle qui est mortelle. Celle-ci porte en elle des passions redoutables et inévitables ..." ² Cette dernière précision, précédant dans le texte une énumération des passions fondamentales, en manifeste le caractère funeste autant qu'imprévisible ; impossibles à éradiquer définitivement, ces affections violentes que sont les passions constituent un danger absolu pour l'ordre et l'harmonie du cosmos, aussi bien que pour celui, qui s'en inspire, de la Cité. Dans ce contexte, la passion s'oppose à l'ordre, à l'harmonie, à l'équilibre ; le *pathos* connote tout ce qui vient affecter et perturber le mouvement naturel et harmonique des choses et du monde. Il fait figure d'événement chaotique, qui détruit la belle ordonnance du *cosmos*.

Mais il est un autre contexte qui délimite l'application de l'idée de passion depuis les origines de la philosophie : celui de la rationalité. Dans cette aire de signification, le passionnel s'oppose au rationnel et au raisonnable, c'est-à-dire à la sphère du sens, du *Logos*, du logique. Si les philosophes grecs sont à peu près unanimes à dénoncer le règne des passions au sein de l'âme humaine, c'est que la passion consacre la victoire de l'irrationnel sur le rationnel ; au sein de la rationalité, elle est apparition de l'irrationnel. Le *pathos* constitue ainsi la catégorie du "*pathique*" , par opposition au *logique* ; dans le cadre de cette opposition, comme on l'a dit, "Le champ du logique est celui de la raison, de la vie, de la clarté, du cosmos, de l'harmonie, du céleste, de l'universalité, de la régularité, de la distinctivité, tandis que la sphère du pathique est celle de la folie, de la mort, de l'obscurité, du chaos, de la disharmonie, du souterrain, de la variabilité, de la particularité, de l'irrégularité, de l'indistinct. Toutefois, poser d'emblée *pathique* versus *logique* comme base d'un classement déterminant, en donnant un sens précis à "logique", serait méconnaître le sémantisme riche de *pathos* ." ³

Ces remarques liminaires suffisent à exposer une difficulté préjudicielle, qui concerne le sémantisme de la notion : ce dernier semble d'emblée éclaté entre plusieurs types d'oppositions lexicales, sans que l'une de ces oppositions ne soit en mesure de pouvoir l'emporter définitivement sur les autres. La passion s'intègre à un certain nombre de couples terminologiques qui ne se laissent pas réduire à une dualité primitive, et fondatrice. Ainsi, ce que nous avons dit précédemment relève déjà de deux aires de signification hétérogènes : ou bien la passion s'oppose à l'activité, ou bien elle s'oppose à la raison. Rien ne dit que ces dualités conceptuelles se superposent. Il semble bien plutôt que "le sémantisme de *pathos* éclate en une multitude de significations" ⁴ , en sorte que toute la

² Platon, *Timée*, 69 d, in : *Oeuvres complètes*, tr. L. Robin, Paris, Pleiade, t. II, p. 495.

³ H. Parret, "Passion", in : *Encyclopédie philosophique universelle ; les Notions philosophiques, Dictionnaire*, 2, Paris, PUF, 1990, p. 1872.

⁴ H. Parret, *ibid.* p. 1872.

difficulté de notre entreprise sera d'organiser et de conceptualiser cette richesse de sens. L'histoire de la pensée philosophique reflète fidèlement cette polysémie, qu'elle exprime à travers la multiplicité des théories des passions ; celles-ci se trouvent organisées selon des typologies extrêmement variées, dont on chercherait vainement l'unité de construction. Comme le note encore H. Parret, "A première vue, les typologies des passions discutées dans les théories des philosophes se révèlent être d'un grand arbitraire. La détermination de la nature et des fonctions des passions est généralement très approfondie mais les typologies semblent à peine se justifier." ⁵ La plupart d'entre elles semblent reposer sur une pré-détermination des passions, constituée par une terminologie au moyen de laquelle elles se trouvent désignées, et apparemment fixées dans leur essence même ; mais la difficulté tient au fait que ce processus de lexicalisation implique un très grand nombre de présupposés que ces typologies sont impuissantes, bien souvent, à justifier. C'est pourquoi, comme le note H. Parret : " Etablir une typologie des passions à partir de la sémantique des "passions mots" serait une entreprise vouée à l'échec. Une typologie adéquate ne saurait être limitée dans son dynamisme par l'*a priori* des lexicalisations : les passions "lexicalisées" ne sont que la surface contingente d'une systématique sous-jacente." ⁶ Mais il faut précisément rendre compte de cette "systématique" qui sous-tend toute classification des passions, ce qui ne peut se faire qu'au moyen d'une analyse radicale du phénomène passionnel, pour autant qu'il soit possible d'en dégager un noyau de sens unitaire et cohérent.

Nous constaterons, en effet, que tout, concernant le phénomène passionnel, semble faire problème et défier le consensus intellectuel : les auteurs ne s'accordent pas sur la définition de la passion, sur sa cause ou son origine, sur son fondement, sur ses effets sociaux, psychologiques ou cognitifs ; pas davantage sur les critères permettant de procéder à une évaluation épistémologique (quelle est sa relation avec la raison, la connaissance ?) , ou encore éthique (le rapport de la passion à la liberté) ; la passion relève-t-elle d'une analyse explicative (quels en sont les causes et les effets), ou d'une approche compréhensive (comment pouvons-nous "comprendre" la passion) ? A ces difficultés, déjà considérables, s'ajoute un autre facteur d'obscurcissement de la thématique passionnelle : une analyse historique de ce thème en montre l'extrême disparité de sens et de définition au cours des siècles ; il n'est pas sûr que nous entendions par "passion", aujourd'hui, la même chose que Descartes, Kant, ou encore Hume. La notion de passion se voit affectée d'une double métamorphose sémantique, à la fois diachronique et synchronique : sa signification varie aussi bien dans la continuité historique, d'un siècle à l'autre, voire d'un auteur à l'autre, que dans la contemporanéité d'une époque. Toutes ces difficultés s'accumulent et se renforcent pour hypothéquer gravement tout espoir de parvenir à une théorie unifiée des passions. Sans doute faut-il y voir la raison de l'effacement progressif du vocable lui-même à l'époque de la modernité ; la fin du XVIII^{ème} siècle voit se tarir la source d'inspiration, si l'on peut dire, que constitue le phénomène passionnel, et les "traités des passions" , qui avaient fleuri au cours des siècles précédents, deviennent de plus en plus rares. Le terme lui-même cède la place à d'autres vocables, qui se substituent progressivement à lui et appellent d'autres théories explicatives ou compréhensives. A partir du XIX^{ème} siècle, le phénomène se prête à une approche de plus en plus

⁵ H. Parret, *ibid.* p. 1873.

⁶ H. Parret, *ibid.* p. 1874.

psychologique, voire psychiatrique ; cette mutation herméneutique reflète un profond changement de sens de la passion, qui devient "sentiment", puis "affect", pour aller parfois jusqu'à se laisser analyser en termes de maladie mentale, de pathologie, de folie. La dimension "pathologique" de la passion permet alors de l'intégrer dans un tableau clinique plus vaste, qui embrasse l'ensemble des affections psycho-pathologiques et psychiatriques.

La question qui se pose alors est de savoir si, d'un bout à l'autre de cette évolution sémantique, on parle encore de la même chose : s'agit-il, aujourd'hui et hier, du même phénomène ? Qu'y a-t-il de commun entre la "passion" au sens cartésien et l'hystérie de conversion, repérée par Freud et Breuer ? Comment concilier la conception "passive" de la passion des Anciens, et le caractère affirmatif, actif, de la passion vantée par les romantiques à l'époque de la modernité ? De l'Antiquité à nos jours, l'approche du phénomène passionnel semble osciller du *pathos* au pathologique ; mais c'est alors le problème de l'approche de ce phénomène qui est posé : quelle discipline peut prétendre légitimement à l'analyse de ce type d'affection ? Cette interrogation ne fait que refléter l'indécision concernant le caractère d'instabilité de la notion de passion ; il ne semble pourtant pas impossible de repérer dans l'histoire de la philosophie quelques grandes perspectives selon lesquelles le concept de passion prend, à chaque fois, un sens spécifique en fonction du terme avec lequel il entre en opposition. Indiquons les brièvement ici, avant d'en approfondir le sens, et les enjeux philosophiques, dans les pages qui suivent.

La première approche de la passion appartient à la philosophie grecque, qui la situe d'emblée dans une relation d'opposition avec la sphère de la raison ; la passion est interprétée comme la négation de la raison, dans le cadre du dualisme ontologique constitutif de l'ontologie platonicienne. Les passions renvoient à la partie désirante de l'âme (gr. *épithumia*), alors que la raison se trouve dans sa partie pensante (gr. *noûs*)⁷ . C'est cette partie désirante de l'âme qui subit toutes sortes d'affections, et qui expose l'homme à la souffrance et à la servitude. La troisième instance, le "coeur" (gr. *thumos*), est le siège des passions irascibles, et, à ce titre, peut mettre son énergie au service d'un objectif inspiré par la partie rationnelle de l'âme. Avec Aristote, un infléchissement significatif se produit concernant la théorie de la passion : en effet, celle-ci (*pathos* , *passio*, *affectus*) relève de la catégorie générale de l'*altération* subie par l'âme, mais susceptible d'affecter le corps⁸ . Dans un premier temps, et chez Aristote singulièrement, les passions ne font pas encore l'objet d'une condamnation morale ; elles sont plutôt considérées comme des phénomènes pathologiques, au même titre que les maladies, qui ne sauraient justifier comme telles ni la louange ni le blâme. Tout au plus les philosophes incitent-ils l'homme à instituer en lui un ordre tel que les passions y soient soumises à l'instance rationnelle.

Mais la difficulté à laquelle se trouve confrontée toute théorie des passions tient à l'imbrication de deux sens différents dans la même problématique⁹ : la

⁷ Platon, *République*, IV, 439-440 ; *Timée* , 69-71.

⁸ Aristote, *De l'âme* , I, 403 a ; tr. J. Tricot, Paris, Vrin, 1969, p. 8 : "Il apparaît que, dans la plupart des cas, il n'est aucune affection que l'âme puisse, sans le corps, subir ou exercer : telle la colère, l'audace, l'appétit, et, en général, la sensation."

⁹ Spinoza est l'illustration parfaite, à l'époque moderne, d'une telle imbrication, où les couples antinomiques passion-action et passion-raison vont jusqu'à coïncider ; chez ce philosophe en effet, la raison est active, en sorte qu'elle s'oppose à toute forme de

passion est d'emblée considérée comme ce qui s'oppose à la raison, parce qu'elle est passivité fondamentale. Le passionné est passif, il subit, et c'est à ce titre qu'il est aliéné. Cette dernière nuance de sens, qui est déjà présente dans certains textes platoniciens, est fortement accentuée par l'école stoïcienne ; chez ces auteurs, nous verrons que la passion s'oppose à la raison, parce qu'elle est *passivité* intellectuelle . Le couple d'opposition passion-raison se développera encore davantage, pour se substituer à celui de passion-action, sous l'influence de la philosophie chrétienne (avec saint Augustin, par exemple, ou encore saint Thomas).

La perspective classique sur l'affectivité culmine avec Descartes, pour qui les passions ne sont plus exactement des mouvements de l'âme elle-même, mais proviennent des émotions suscitées en elle par le corps, et que la volonté (infinie) du sujet peut maîtriser à l'aide d'une thérapeutique appropriée. Cette approche cartésienne constitue sans doute un tournant décisif dans l'analyse des passions, car elles cessent d'être "diabolisées", si l'on peut dire, et font même l'objet d'une sorte de reconnaissance pour le rôle positif qu'elles peuvent jouer dans notre vie : il apparaît en effet, à l'issue de leur examen, que "nous avons beaucoup moins sujet de les craindre que nous n'en avons auparavant " ¹⁰ . Il n'est à craindre que leurs "excès" , c'est-à-dire leur "mauvais usage" , mais elles peuvent toujours être "rendues sujettes à la raison" , du fait même qu'en l'homme le pouvoir de la raison ne saurait être ultimement contesté, ne serait-ce que par la "générosité", c'est-à-dire le bon usage du libre arbitre et l'"empire" que l'âme possède sur ses volontés.

L'étape suivante, dans cette histoire de la notion de passion, est marquée par la philosophie du XVIII^{ème} siècle, qui se montrera à nouveau très sévère à l'égard de la passion, en tant qu'elle constitue une impulsion ou une inclination sensible extrêmement forte, qui menace l'autonomie de la raison et met en péril la liberté du sujet. L'anthropologie kantienne condamnera donc les passions, sans exception, au nom du formalisme et du rigorisme d'une philosophie morale, pour laquelle l'action n'est bonne que si elle est faite par pur respect pour la loi morale, et sans l'apport de quelque intérêt sensible que ce soit (au point que même les "passions" considérées comme "morales" : amour du prochain, générosité, etc, sont récusées). Pour autant, le discrédit infligé par le moralisme kantien au phénomène passionnel ne doit pas nous faire oublier que ce grand contemporain que fut Hume développait une position tout à fait contraire ; pour le philosophe écossais, la passion ne s'oppose nullement à la raison, auquel elle confère, au contraire, son énergie et son dynamisme propres : "Ce qu'on appelle communément raison (...) n'est rien d'autre qu'une passion générale et calme qui embrasse son objet d'un point de vue éloigné et qui met en oeuvre la volonté, sans susciter pour autant une émotion sensible." ¹¹ Hume a ainsi contribué à une oeuvre de revalorisation des passions dont le siècle suivant, et le romantisme, recueilleront l'héritage ; ainsi, dans un premier temps, Hegel définira la passion comme la détermination particulière "dans laquelle se noie l'entière subjectivité de l'individu" , et qui, par son exclusivisme, lui donne

passivité. La raison est active lorsqu'elle dégage les idées "adéquates", et, ainsi, est elle-même "cause adéquate" des phénomènes ; la passivité est, au contraire, le fait d'ignorer, en toutes circonstances, les causes des mécanismes qui nous font agir.

¹⁰ Descartes, *Des Passions de l'âme*, art. 211.

¹¹ Hume, *Dissertation sur les passions* , V, 2. ; tr. J.P. Cléro, Paris, Garnier-Flammarion, 1991, p. 92-93.

l'énergie nécessaire à la réalisation de grandes oeuvres ; on connaît la formule selon laquelle "Rien de grand ne s'est accompli sans passion, ni ne peut s'accomplir sans elle " ¹² . Les passions comportent chez Hegel une double détermination : elles semblent provenir de l'individu lui-même, soucieux de réaliser ses intérêts particuliers, mais elle sont, en fait, utilisées par l'Esprit du monde pour établir dans l'histoire un ordre rationnel et général qui soit l'expression effective et concrète de la Raison universelle. Telle est la "ruse de la Raison" dans l'histoire, qu'elle instrumentalise les passions humaines pour les faire oeuvrer à l'instauration de son grand dessein. Par là, les passions sont pleinement réhabilitées dans une perspective qui exclut toute considération éthique, et choisit d'y voir l'expression du "négatif" constituant le moteur de la dialectique historique.

Le XIX^{ème} siècle et le siècle suivant, enfin, consacreront l'effacement de la notion de passion, au profit d'autres concepts, comme ceux d'*émotion* , ou d'*affects* , et soumettront ces phénomènes à l'approche des sciences humaines, comme la psychologie, la psychanalyse, ou la sociologie

Ce rapide survol des fluctuations incessantes de l'idée de passion suffit à mettre en évidence l'éclatement de cette notion en une multitude de significations ; c'est cette polysémie qui entraîne ce qu'il faut bien appeler l'arbitraire des efforts de classification des passions déployés par les philosophes tout au long de l'histoire de la pensée occidentale. La diversité des théories des passions provient sous doute de la diversité corrélatrice des terminologies employées ; mais ce flottement lexical traduit, ou plutôt trahit, l'indétermination sémantique de l'idée de passion. C'est donc à tenter de préciser le sens de cette notion qu'il convient de s'attacher, en s'efforçant de mesurer la nature et la signification de l'écart qui sépare chaque typologie des précédentes, et de fixer ainsi le sens d'une évolution conceptuelle rien moins que linéaire. Une telle analyse diachronique, qui revient, à chaque fois, à éclairer le sens des notions centrales de cette systématique des passions, trouve sa légitimité dans la nécessité de comprendre les raisons du recul relatif de la notion de passion dans le vocabulaire philosophique contemporain, et contribue ainsi à la compréhension de ce que pourrait être, aujourd'hui, une authentique philosophie de l'affectivité.

¹² Hegel, *Encyclopédie des sciences philosophiques en abrégé* , § 474 ; tr. M. de Gandillac, Paris, Gallimard, 1970, p. 422-423.

